

PHILOSOPHIE ANALYTIQUE, POURQUOI DONC ANALYTIQUE ?

La philosophie analytique recherche la clarté, elle recommande qu'on explicite les arguments apportés à l'appui des idées que l'on défend, et elle insiste sur l'utilité de soumettre constamment les idées avancées à l'évaluation critique et à la discussion entre pairs. C'est de cette façon que la European Society for Analytic Philosophy (ESAP) caractérisa la philosophie analytique lors de son congrès de fondation en 1993. Clarté, argumentation et discussion critique sont des lignes de conduite qui furent constamment observées par la philosophie analytique, c'est indéniable. Mais suffisent-elles à rendre compte de sa spécificité ? Ces lignes de conduite ont été promues par la philosophie tout au long de son histoire, tant à l'époque scolastique que dans l'antiquité, tant sous l'impulsion du rationalisme que de l'empirisme modernes. Depuis la Seconde Guerre mondiale, il est vrai, on a assisté dans certains milieux philosophiques à des dérives qui sont comparables, il me semble, à celles que Platon attribuait aux sophistes. La clarté, l'argumentation et la critique cédèrent le pas ici ou là aux puissances de la rhétorique, ce qui fit la joie d'une intelligentsia mondaine qui assura un retentissement démesuré à la chose ; mais plus radicalement ce sont les idées directrices des sophistes qui refirent surface, comme par exemple l'affirmation que l'homme est la mesure de toutes choses, que la connaissance est impossible et que la vérité est un leurre. La création de sociétés et l'organisation de colloques de philosophie analytique sont, pour une part, une réaction aux dérives rhétoriques que je viens d'évoquer, et à ce titre l'insistance sur un style de travail exigeant est la bienvenue. Mais faut-il s'en contenter pour rendre raison de ce qui différencie la philosophie analytique

d'autres courants philosophiques? Pourquoi celle-ci, au moment de se constituer en mouvement européen avec l'ambition de promouvoir la qualité de la recherche philosophique, ne se réclame-t-elle pas de l'analyse?

L'analyse en tant que méthode ne retient guère l'attention en philosophie analytique et, plus surprenant encore, elle n'est pas le point de ralliement de ceux qui participent à ce mouvement philosophique. L'indifférence de nombreux philosophes analytiques à la méthode analytique depuis cinquante ans s'explique sans doute par la confusion qui a constamment régné au sujet de l'analyse. Personne ne songea, par exemple, à dissocier les thèses maîtresses de Bertrand Russell ou les analyses qu'il effectuait, et la méthode analytique qu'il prétendait appliquer. Les critiques que formulèrent Wisdom, Ryle et Wittgenstein dès les années trente étaient dirigées contre les conceptions du langage qui prévalaient jusqu'alors; mais on les prit pour un constat d'échec de la méthode analytique elle-même. Au point que Morris Weitz, dans l'article «Analysis, Philosophical» qu'il fit pour *The Encyclopedia of Philosophy* concluait: *Without the notion of an ideal language the need to analyze disappeared*¹. Certains auteurs, écrivait-il dans cet article, ne veulent pas abandonner le terme *analyse* parce qu'il est associé à celui de *clarification*, et ils qualifient d'«analyse linguistique» ou d'«analyse du langage ordinaire» le tour nouveau pris par les travaux de Wisdom, de Ryle, de Wittgenstein, et aussi les travaux d'Austin, de Strawson et d'autres. Mais pareille extension du terme analyse est trompeuse, précisait-il, puisque ces travaux comportent le rejet explicite de l'analyse, dans chacune de ses acceptions contemporaines, comme démarche majeure de la philosophie. Weitz discernait cinq acceptions contemporaines de l'analyse... mais ne les dissociait pas des idées sur le langage dont elles étaient porteuses. Il faut regretter la légèreté avec laquelle on confondait l'analyse avec des ambitions philosophiques particulières dont on ne se préoccupait pas de vérifier si elles recouraient ou non à la méthode analytique, comme par exemple l'ambition de traduire des propositions en d'autres propositions jugées plus exactes ou plus claires, ou celle de réduire des énoncés portant sur des objets matériels à d'autres énoncés portant sur des

1. M. Weitz, «Analysis, Philosophical», *The Encyclopedia of Philosophy*, New York – Londres, Macmillan, 1967, vol. I, p. 97-105.

sense data. Au colloque de Royaumont, Urmson² concluait sa communication comme ceci :

On ne peut davantage demander ce qu'est la méthode analytique. Il n'y a pas une seule philosophie analytique. Il y en a plusieurs.

Alors que Weitz distinguait cinq acceptions classiques de l'analyse philosophique, Urmson en discernait deux... auxquelles il ajoutait deux acceptions nouvelles de l'analyse, la philosophie du second Wittgenstein et celle de l'école dite d'Oxford. Lui non plus ne faisait pas la différence entre l'analyse en tant que méthode et certaines doctrines philosophiques ou leurs applications, qu'il qualifiait d'analytiques parce qu'elles avaient un même air de famille.

Certes, on peut mettre en doute l'opportunité ou même la possibilité théorique de dissocier une méthode (la méthode analytique en l'occurrence), l'objet sur lequel elle porte et les idées qui l'accompagnent. Mais cette difficulté n'est pas particulière à la philosophie, on la rencontre aussi bien lorsqu'on s'interroge sur le caractère analytique des sciences physico-chimiques ou de la linguistique saussurienne. Et je me contenterai ici d'observer qu'on peut parfaitement souscrire à l'analyse comme méthode en philosophie et nier l'existence d'une hiérarchie des concepts et des propositions, ou récuser la thèse d'une isomorphie entre les énoncés et les faits, ne pas adhérer à la théorie russelienne des descriptions ou refuser un programme d'analyse logique. Mais on peut difficilement, il est vrai, souscrire à la méthode analytique si l'on ne sait pas bien en quoi consiste la méthode. C'est sans doute pour cela que la question de la nature analytique de la philosophie analytique est négligée par nombre de philosophes analytiques depuis longtemps. Max Black³ écrivait en guise de préface à une importante collection d'essais de philosophie analytique :

These essays are specimens of philosophical analysis, not discussions about the procedures employed ; [...] No great importance is attached to the label of "analysis", but it serves well enough to identify philosophers who share a common intellectual heritage and are committed to the clarification of basic philosophical concepts.

2. J. Urmson, « Histoire de l'analyse », in *La Philosophie analytique*, Paris, Minuit, « Cahiers de Royaumont », « Philosophie », n° 4, 1962, p. 22.

3. M. Black (éd.), *Philosophical Analysis, A Collection of Essays*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1950.

Seul Bertrand Russell continua contre vents et marées à proclamer l'importance de la méthode analytique en philosophie. Alors que son prestige philosophique restait immense, les appels du fondateur de la philosophie analytique à ne pas abandonner l'analyse comme méthode laissèrent néanmoins ses héritiers indifférents. Il écrivit dans les années cinquante :

L'analyse a toujours eu des adversaires. Ses adversaires ont toujours été aussi ceux des progrès de la science. [...] Tous les progrès de la physique moderne ont consisté dans une analyse de plus en plus précise du monde matériel. [...] Aucun homme de science ne songerait à mettre en doute la nécessité de l'analyse. [...] Ce n'est pas seulement en ce qui concerne la matière que l'analyse mène à la compréhension. Une personne sans éducation musicale, si elle entend une symphonie, a la vague impression générale d'un ensemble, alors que le chef d'orchestre, comme vous pouvez le constater d'après ses gestes, écoute un tout qu'il analyse minutieusement en ses diverses parties. Le mérite de l'analyse est quelle fournit des connaissances qui ne seraient pas autrement accessibles. Quand vous apprenez que l'eau comprend deux parties d'hydrogène et une d'oxygène, vous ne cessez pas de savoir ce que vous saviez auparavant au sujet de l'eau, mais vous acquérez le pouvoir de connaître beaucoup de choses qu'une observation non analytique ne pouvait pas vous enseigner. [...] Soutenir ces considérations pour défendre l'analyse philosophique n'est pas dire, bien sûr, que les analyses de tel ou tel philosophe sont correctes. C'est dire seulement qu'il avait raison de recourir à l'analyse⁴.

Comme on le voit, c'est l'analyse en tant que méthode générale, telle qu'elle est à l'œuvre en musique ou en physique et ailleurs, que Russell entendait défendre dans cet appel, et il prenait soin ici de faire la différence entre l'analyse et « les analyses de tel ou tel philosophe ». Bien entendu, la question qu'on ne peut esquiver plus longtemps est celle-ci : lorsque le chef d'orchestre analyse minutieusement une symphonie, que fait-il ? Russell connaissait-il la réponse à cette question ? Ce n'est pas sûr, car il n'a même pas eu le souci, lorsqu'il essayait lui-même de mettre en œuvre la méthode analytique, de dissocier la méthode de ses opinions philosophiques. Qu'est-ce qui distingue l'analyse comme méthode ? Voyons cela de plus près.

4. B. Russell, *Histoire de mes idées philosophiques*, trad. fr. G. Auclair, Paris, Gallimard, 1961, p. 286-288.



Commençons par un exemple. Une langue est un objet d'une extrême complexité. Comment l'analyser? Ferdinand de Saussure conçut, pour y parvenir, une méthode dite de *distribution*. Elle consiste à cerner les unités constitutives de la langue à partir de certaines relations qu'on peut observer entre elles : il s'agit des relations de substitution (dites *paradigmatiques*) et des relations d'enchaînement (dites *syntagmatiques*). Si nous substituons (s) à (r) dans le mot français raison nous obtenons un autre mot, le mot saison. Continuons : si nous substituons (b), ou (m), ou (t), ou (v) au (r) de raison nous obtenons chaque fois un mot différent de la langue française. Repérons maintenant les types de sons qui produisent un mot différent lorsqu'on les substitue, dans le mot raison, à d'autres types de sons que (r), par exemple (a) pour rasons, et procédons ensuite de la même façon avec d'autres mots de la langue. Nous aurons tôt fait de dresser le répertoire complet des unités phonologiques de la langue française, étant entendu qu'on choisit de cerner les unités les plus petites capables, lorsqu'on les substitue les unes aux autres, de produire des mots différents. On peut dire de ces unités qu'elles sont *constitutives* de la langue française puisque chacune peut, une fois combinée avec certaines autres, contribuer à la *constitution* de différents mots de cette langue. Les types de sons ou de bruits qui, lorsqu'on les substitue l'un à l'autre dans un mot, ne produisent pas un autre mot (par exemple que vous «rouliez» ou non le (r) de raison le mot subsiste) ne sont pas des unités phonologiques. Mais il se pourrait qu'ils soient des unités constitutives de la langue relevant d'un autre niveau que le niveau phonologique : par exemple l'analyse établira s'ils sont des unités constitutives des unités phonologiques. La même méthode de distribution par laquelle on cerne les unités phonologiques constitutives de mots permet de cerner les unités constitutives de phrases, à savoir les mots. Deux segments de la langue française sont constitutifs de phrases si, lorsqu'on les substitue l'un à l'autre dans une phrase, on obtient une phrase différente. La méthode imaginée par Saussure est analytique.

On s'aperçoit sur cet exemple qu'on ne peut pas décomposer correctement l'objet (ici la langue française) en ses unités constitutives sans rechercher les relations qui existent entre ces unités (en l'occurrence les relations paradigmatiques et syntagmatiques).

Analyser l'objet étudié consiste à cerner les unités qui le constituent en découvrant les relations qu'il y a entre ces unités. L'analyse de l'objet passe par sa recomposition. Si l'on s'en tient au sens premier de l'analyse et de la synthèse, qui est celui de délier et de lier, ou de décomposer et de recomposer, il faut reconnaître avec Condillac que la synthèse fait partie de l'analyse. Pas de décomposition sans recomposition, pas d'analyse possible sans synthèse : voilà un premier trait de la méthode analytique qu'illustre clairement la démarche saussurienne, mais qu'on pourrait illustrer aussi bien par les analyses qu'on effectue en chimie, en physiologie, en physique, en musique, en sciences sociales ou ailleurs.

L'analyse saussurienne nous permet d'apercevoir un second trait majeur de la méthode : il ne s'agit pas de fragmenter l'objet étudié en segments intuitivement pertinents comme on le faisait en phonétique, mais de le décomposer en ses unités constitutives, c'est-à-dire celles qui sont nécessaires à sa constitution et déterminantes de ses propriétés observables. Par exemple les unités phonologiques (s) et (r) contribuent à former la structure phonologique du français, et elles déterminent, en combinaison avec d'autres unités, l'existence d'un grand nombre de mots et la possibilité de leur usage différencié.

Notre exemple illustre un troisième trait majeur de la méthode analytique : elle part des propriétés de l'objet pour découvrir ses unités constitutives. Pour établir par exemple que (s) et (r) sont des unités phonologiques du français, Saussure part de l'usage différencié de saison et raison, de peste et perte, etc.

À quoi cette information sommaire sur la méthode analytique nous sert-elle ? Mon propos est de montrer que l'analyse mérite un regain d'attention en philosophie analytique. J'indique donc brièvement trois traits majeurs de la méthode qui me paraissent de nature à aiguïser la curiosité, mais qui peuvent également améliorer la qualité de la recherche philosophique. Je les résume : l'analyse ne consiste pas à discerner dans l'objet étudié des composantes qui paraissent s'imposer à l'intuition, mais elle consiste à décomposer et tout à la fois à recomposer l'objet en ses unités constitutives en partant des propriétés observées. Je souligne que la méthode analytique ainsi comprise convient à toutes sortes d'objets d'analyse, qu'il s'agisse d'une chose inanimée ou animée, d'un événement, d'un processus, d'une entité linguistique, d'une proposition, d'un raisonnement, d'un concept ou de quoi que ce soit.

Que la méthode analytique soit de nature à améliorer la qualité de la recherche philosophique, c'est ce que je voudrais suggérer maintenant par les quatre observations qui suivent.



Première observation : lorsqu'en philosophie on se propose de discerner les composantes d'un concept, d'une expérience vécue, d'un corps physique, etc., la démarche qu'on effectue n'a pas, le plus souvent, d'autre fondement que l'intuition et le consensus entre pairs. Cette intuition n'est pas silencieuse, bien entendu, elle peut invoquer le sens commun et recourir à toutes sortes d'arguments dont la force de persuasion cependant est suspendue elle-même à l'intuition de ceux à qui on s'adresse. Par exemple on imagine que l'on pourrait réduire les objets matériels à des *sense data* et les énoncés sur les corps physiques à des énoncés sur des sensations ; cela paraît intuitivement plausible à ceux qui adhèrent à une philosophie empiriste particulière (Berkeley et ses héritiers), mais s'il arrive qu'ils cessent d'y adhérer ils abandonnent du même coup le programme de réduction qu'ils avaient adopté. Si l'on veut cesser de suspendre de semblables entreprises philosophiques aux aléas des convictions philosophiques passagères et d'une intuition momentanément partagée par une communauté philosophique, on peut le faire en recourant à l'analyse. Les sensations sont-elles les unités constitutives des corps physiques, au sens où c'est leur combinaison qui constitue la structure de ces corps et qui en explique les propriétés ? Partons des propriétés observables des corps physiques, et voyons si celles-ci peuvent être expliquées par les sensations et leurs combinaisons. De cette manière on est armé pour juger de l'ambition de réduire les objets physiques aux sensations. C'est, pareillement, parce qu'il s'est armé de la méthode analytique que Saussure a découvert que la langue n'était pas constituée de sons, de sensations auditives, mais d'unités phonologiques.

Deuxième observation : lorsqu'on se propose de décomposer l'objet, en philosophie comme ailleurs, en perdant de vue qu'il s'agit de discerner ses unités constitutives au moyen du processus de re-composition ou de synthèse, on se prend à imaginer qu'il faut pousser sans cesse plus loin la décomposition, et dans n'importe quelle direction. Tout se passe comme si la segmentation minutieuse de

l'objet était par elle-même une opération pourvoyeuse de connaissance alors qu'il s'agit, par l'analyse, de cerner les unités dont la combinaison forme la structure de l'objet, et en explique les propriétés. Et il faut pour cela que les composantes que l'on distingue ressortissent du niveau qui convient, c'est par exemple par la combinaison des unités phonologiques du français qu'on peut rendre raison de la structure des mots et expliquer qu'on en fait des usages différents, il ne servirait à rien pour cette tâche de segmenter les unités phonologiques en fractions plus infimes. Aussi la question de savoir s'il existe ou non des éléments simples ou des faits atomiques, question que l'on souleva au sujet des principes d'extensionnalité et d'atomicité de Wittgenstein, n'engageait-elle pas la méthode analytique.

Troisième observation : lorsqu'on ampute l'analyse du processus de recomposition ou de synthèse qui la caractérise, on est conduit à un réductionnisme grossier. On en arrive à croire que c'est par les parcelles les plus infimes de l'objet qu'on pourra au mieux l'expliquer (atomisme vulgaire). Un tel réductionnisme est étranger à l'analyse. L'analyse satisfait à une toute autre conception de la connaissance : la connaissance des unités constitutives de l'objet est nécessaire mais non suffisante pour le connaître ; c'est la combinaison de ces unités qui détermine la nature ou la structure de l'objet et qui permet de le comprendre et d'en expliquer les propriétés. Lorsqu'Urmson, pour illustrer « l'échec de l'analyse classique », évoquait à Royaumont « les tentatives les plus obstinées » (celles de Wisdom par exemple) de réduire l'État ou la nation aux individus et leur insuccès, il laissait entrevoir que la confusion entre analyse et réductionnisme grossier allait de soi pour lui comme pour nombre de philosophes analytiques. Pour savoir si ce sont les individus, et non d'autres entités sociales, qui sont les unités constitutives véritables de l'État ou de la nation, il faut procéder à une analyse de l'État ou de la nation à la manière dont Saussure analysait la langue ; une fois qu'on aura découvert ces entités constitutives et leur composition, qu'il s'agisse des individus ou d'autres entités sociales, il ne s'agira pas d'expliquer par ces entités prises une à une les propriétés de l'État ou de la nation, mais par leur combinaison. L'analyse nous emmène loin, on le voit, de l'individualisme méthodologique...

Quatrième observation : lorsqu'on néglige de partir des propriétés de l'objet pour établir ses unités constitutives et découvrir comment celles-ci sont reliées entre elles, ce qui est le troisième

trait majeur de la méthode analytique que j'ai mentionné tout à l'heure, on ne peut espérer acquérir aucune connaissance nouvelle de cet objet. Le troisième trait de la méthode permet de surmonter le fameux « paradoxe » de Moore. L'analyse d'un concept, selon Moore, consistait à expliciter ce que l'on savait déjà de son contenu ou à paraphraser son énoncé (*To say that a person is a brother is the same thing as to say that that person is a male sibling*).⁵ Ce faisant, avouait-il, l'analyse ne nous apprend rien de nouveau. L'idée que Moore se faisait de l'analyse est voisine de celle du jugement analytique : *praedicatum inest subjecto*, ce que dit le prédicat n'est pas autre chose que ce que dit le sujet. Mais la manière dont Moore concevait l'analyse est à l'opposé de la conception de l'analyse défendue par la tradition cartésienne, qui elle-même avait sa source dans l'analyse zététique des Anciens, et qui fonde l'analyse comme méthode d'investigation dans les sciences comme en philosophie. Pour connaître les « causes », c'est-à-dire la nature des choses, il faut partir de leurs « effets », expliquait Descartes dans ses *Règles pour la direction de l'esprit* ; on ne peut rien apprendre de nouveau sur la nature des choses si l'on porte ses pensées sur les « causes » elles-mêmes. C'est l'erreur que commettent les métaphysiciens qui, disputant sur les « causes », n'arrivent à rien. Ainsi, par exemple, si on demande quelle est la nature de l'aimant, ils croient

qu'ils trouveront peut-être, en errant dans l'espace vide des causes infinies, quelque chose de nouveau. Mais celui qui pense qu'on ne peut rien connaître dans l'aimant qui ne soit composé de certaines natures simples connues par elles-mêmes, sachant ce qu'il faut faire, rassemble d'abord soigneusement toutes les expériences qu'il peut connaître sur ce corps ; puis il tâche d'en déduire quel est le mélange de natures simples nécessaire pour produire tous les effets qu'il a constaté de l'aimant ; et ce mélange une fois trouvé, il peut affirmer hardiment qu'il a compris la vraie cause de l'aimant, autant que l'homme peut la trouver d'après les expériences données⁵.

Les « natures simples » de Descartes, on l'aura deviné, correspondent aux unités constitutives de l'objet dont nous avons parlé jusqu'à présent. Les expériences sur l'aimant sans lesquelles nous ne pourrions rien connaître de sa nature nous renvoient à Francis Bacon

5. R. Descartes, *Œuvres et Lettres*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1952, p. 87-88.

et nous rappellent que l'analyse cartésienne est inductive⁶ : c'est de l'expérience, de l'observation des effets, de la connaissance des propriétés, que Descartes « déduit » la nature de l'objet, nature qui n'est pas autre chose que le mélange de ses natures simples, autrement dit la structure de ses unités constitutives. Et n'imaginons pas que la méthode analytique inductive que Descartes veut promouvoir en philosophie conviendrait seulement aux corps matériels, tels que l'aimant : c'est bien cette méthode-là qu'il a suivie pour ses *Méditations*, affirme-t-il dans les *Réponses de l'auteur aux secondes objections*⁷. Il l'oppose à la manière de démontrer des géomètres

non qu'ils ignorassent entièrement l'analyse, mais, à mon avis, parce qu'ils en faisaient tant état, qu'ils la réservaient pour eux seuls, comme un secret d'importance⁸.

Revenons au paradoxe de Moore : clarifier un concept n'augmente pas le savoir... si l'on ne puise pas dans ses « propriétés » et dans ses « effets » les informations qui permettent de découvrir ses éléments constitutifs et leur combinaison. Qu'est-ce que cela veut dire ? Prenons par exemple le concept d'analyse. L'analyse a pour propriétés d'établir la structure phonologique d'une langue, de découvrir la structure chimique d'un corps, de saisir l'architecture d'une symphonie, de définir la forme universelle de l'accélération de la chute des corps, de reconstituer le système respiratoire d'une espèce animale... Connaissant les effets qui résultent de l'analyse, demandons-nous quelles en sont les conditions de possibilité : de quelles unités l'analyse doit-elle être constituée pour que, combinées, elles produisent les effets que l'on connaît ? On découvre alors les trois traits de l'analyse que j'ai résumés plus haut, et sur lesquels Descartes entendait rebâtir la philosophie. Par contre, si le philosophe néglige de partir des propriétés des concepts et de leurs effets, l'élucidation conceptuelle qu'il opère reste stérile, Moore ne s'y trompait pas. Il est pire, bien entendu, de prétendre enrichir le contenu des concepts à partir de ce qu'on croit intuitivement pouvoir en dire : le philosophe se range alors parmi les métaphysiciens dénoncés par Descartes.

6. Sur le concept classique d'induction, bien différent de celui qui a inspiré toute la tradition humienne, on peut consulter par exemple Robert Blanché, *L'Induction scientifique et les lois naturelles*, Paris, PUF, 1975.

7. R. Descartes, *op. cit.*, p. 388.

8. *Ibid.*

Contrairement à Moore, Russell était pour sa part conscient du caractère inductif de l'analyse et de la nécessité de partir des propriétés et des effets de l'objet étudié :

dans les problèmes d'analyse, la meilleure méthode est celle qui part des résultats pour arriver aux prémisses⁹.

Ou encore :

L'inférence des prémisses à partir des conséquences est l'essence de l'induction ; mais la méthode d'investigation des principes des mathématiques est réellement une méthode inductive, et substantiellement la même que pour découvrir des lois générales dans les autres sciences¹⁰.

Russell rejoignait sur ce point Descartes.

★
★ ★

Les informations et les observations qui précèdent ont permis d'écarter quelques malentendus persistants au sujet de la méthode analytique et de suggérer que la recherche philosophique peut tirer d'elle le meilleur profit. Pour mieux apprécier le secours que l'on peut attendre de la méthode analytique il faudrait effectuer un examen approfondi de son application à tel ou tel problème abondamment discuté en philosophie analytique. Il reste aussi à faire un sort à quelques autres malentendus dont je n'ai pas parlé, et qui dissuadent beaucoup d'entre nous de s'intéresser à l'analyse. Par exemple, on croit que la méthode analytique ne laisse pas de place à l'intuition et à l'imagination, alors que l'intuition et l'imagination sont indispensables pour effectuer une analyse, tout comme l'est la synthèse dont j'ai parlé tout à l'heure. Mais il importerait plus encore de compléter l'information sommaire que j'ai donnée ici sur la méthode analytique pour en saisir toute la puissance¹¹.

Je voudrais à présent attirer votre attention sur un enjeu supplémentaire lié à la restauration de la méthode analytique en philosophie.

9. *Monist*, octobre 1913, cité par A. Wood in B. Russell, *op. cit.*, p. 332.

10. *Ibid.*, p. 333.

11. Je tente de faire cela dans un livre en préparation, *Qu'est-ce que l'analyse ? Dix-huit contributions de la philosophie à la connaissance du monde*.

Celle-ci, lorsqu'elle est convenablement conçue et appliquée, peut faciliter grandement l'évaluation épistémologique et méthodologique de la production philosophique. Une telle évaluation est rare, de sorte que l'appréciation qui est faite de la qualité philosophique des travaux philosophiques, dans les revues spécialisées comme dans les échanges informels entre philosophes, est laissée à l'intuition de chacun. (Je ne vise pas ici l'appréciation des qualités méthodologiques au sens étroit de la production philosophique, telles que la qualité de la recherche bibliographique, de l'utilisation des sources ou de la dissertation). L'absence de critères épistémologiques et méthodologiques permettant d'évaluer la qualité philosophique de la recherche offre un avantage certain, celui de préserver la liberté de pensée du chercheur face à une utilisation dogmatique ou tatillonne et abusive de ces critères. Mais en même temps elle hypothèque tragiquement le développement de la philosophie, et la laisse désarmée contre les dérives les plus déraisonnables, celles que commettent les nouveaux sophistes par exemple. De bons critères, par contre, seraient de nature à consolider sensiblement les qualités dont la philosophie analytique se veut prioritairement porteuse : la clarté, l'argumentation et la discussion critique. Si la clarté que l'on réclame concerne uniquement la simplicité de l'expression, on n'a pas besoin de critères épistémologiques et méthodologiques. Mais s'il s'agit de la clarté des idées, par quels moyens va-t-on l'apprécier ? Et sans de tels critères, comment peut-on juger de la force d'une argumentation, ou comment peut-on hausser la discussion entre pairs à un niveau véritablement critique ? Il faudra se contenter de l'intuition. L'intuition est l'atout le plus puissant et le plus formidable de la pensée, et il ne peut donc être question que l'analyse lui dispute sa place. Mais lorsque le philosophe s'interroge sur la justesse de ses intuitions, ne peut-il faire mieux que de chercher au hasard quelques-unes des objections qu'on risque de lui faire ? Et lorsqu'une communauté philosophique se réunit en vue d'apprécier par la discussion critique la pertinence des intuitions de chacun, comment évitera-t-elle que ce ne soient les fortes têtes qui imposent la leur ? Voici les critères d'évaluation dont on dispose lorsqu'on recourt à l'analyse. Les propriétés du concept, ou de quelque autre chose que le philosophe a choisi d'analyser, ont-elles été convenablement répertoriées et décrites ? Les unités constitutives qu'il prête au concept ou à quelque autre objet de son étude, sont-elles bien les conditions de possibilité de ses propriétés, et par conséquent la combinaison de ces

constituants est-elle de nature à expliquer les propriétés observées ? Enfin le philosophe a-t-il pris soin d'établir correctement les relations entre unités constitutives d'où résulte, par hypothèse, leur combinaison et donc l'unité du concept ou de tout autre objet étudié (il s'agit de l'opération de synthèse indissociable de l'analyse) ? C'est de cette manière qu'il faudrait s'y prendre, par exemple, pour évaluer la pertinence des trois traits par lesquels j'ai proposé tout à l'heure de définir l'analyse, et pour vérifier si je ne me suis pas trompé. En l'occurrence, les résultats de l'analyse du concept d'analyse que j'ai présentés ont été acquis il y a bien longtemps, mais on peut à tout moment en réévaluer la pertinence en reprenant l'analyse de l'analyse à partir de ses propriétés, c'est-à-dire à partir des effets qu'elle peut produire lorsqu'on recourt à elle en philosophie ou en mathématiques ou en musicologie ou dans les sciences de la nature ou dans les sciences de l'homme et ailleurs.

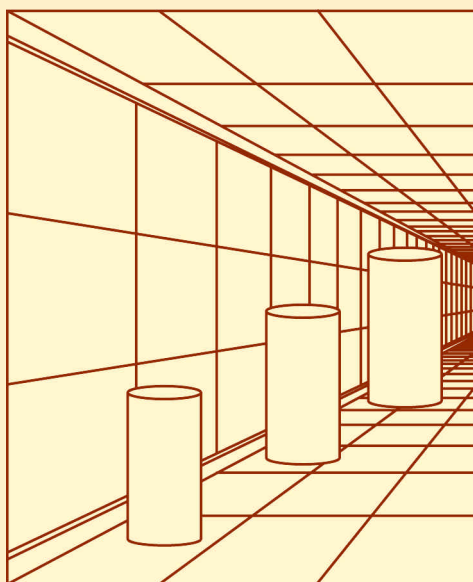
L'ESAP, lors de sa création, ne s'est pas réclamée de l'analyse : cela n'a rien de surprenant lorsqu'on prend la mesure des confusions et des malentendus qui ont accompagné le concept au cours de la première moitié du siècle. Il faut bien reconnaître que la méthode analytique ne caractérise pas particulièrement la philosophie analytique même si, à n'en pas douter, la pratique de l'analyse y a été constamment présente sous des formes partielles. Mais puisque ce courant philosophique s'attache à promouvoir en philosophie la clarté, l'argumentation et la confrontation critique, on peut légitimement se demander si la méthode analytique n'est pas de nature à devenir son meilleur atout. On peut souhaiter à tout le moins que soit examinée sérieusement l'opportunité du recours à l'analyse pour élever la qualité de la recherche philosophique. Et si ce recours à la méthode analytique faisait ses preuves, la philosophie analytique se distancerait désormais d'autres familles de pensée philosophique par la façon de concevoir et de pratiquer la clarté, l'argumentation et la confrontation entre pairs que réclame toute étude sérieuse.

Robert FRANCK

Université de Louvain

Cahiers de Philosophie
de l'Université de Caen

Philosophie analytique



1997-1998 N° 31-32

Presses Universitaires de Caen